
Introduction

En mai 2002, un article de *The Economist* consacré aux gangs expliquait que l'existence de jeunes auteurs de meurtres collectifs et d'actes d'extrême violence était un problème récurrent. Ben Bowling, professeur à King's College, observe que «chaque génération de spécialistes et d'hommes politiques redécouvre le problème de la jeunesse dégénérée», car les «raisons avancées pour cette dégénérescence dégénérante sont prévisibles et malheureusement insolubles»¹. Cet échantillon discursif indique le caractère incontrôlé du discours de la dégénérescence et en démontre la puissance évocatrice. Quand la dégénérescence dégénère, elle s'attaque à des jeunes toujours plus jeunes et plus brutaux, rassemblés dans des bandes qui font peser sur la société une menace sans précédent. La photographie en contre-plongée de deux adolescents armés venait illustrer l'article en lui apportant un élément crucial, le prognathisme, tandis que la légende («Passe-temps traditionnel») impliquait une dimension archétypale. Derrière les jeunes hooligans, les barreaux d'une porte évoquent une cellule, tandis que des murs blancs et immaculés suggèrent l'univers aseptisé de la maison de correction. De quel côté de la porte se trouvent les jeunes gens? En construisant le scénario alternatif de leur enfermement, l'illustration des jeunes brutes apporte le réconfort aux lecteurs, leurs victimes potentielles.

Cet article entre en résonance avec un certain discours social et médical victorien, mais à la fin du XIX^e siècle, la dégénérescence renvoyait à un éventail vaste – mais différent – de réalités effrayantes : la tuberculose, l'hystérie, la syphilis, le saturnisme, le crétinisme, l'alcoolisme et

1. "Wild Things", *The Economist*, 4 mai 2002, p. 36.

la folie morale. Ces monstres engendraient des pathologies aux noms mystérieux, et pour cerner la dégénérescence de plus près encore, la taxinomie dérivait vers la graphomanie, l'agoraphobie, la claustrophobie, la coprolalie et toute obsession psychique imaginable formulée par un néologisme grec². En regroupant sous un terme unique les malaises et les maux redoutés, la nosologie circonscrivait un mal devenu plus facile à identifier, et se prononçait déjà sur la question du remède : il s'agirait d'une politique d'hygiène publique.

La dégénérescence est en effet un schéma récurrent d'interprétation historique et un leitmotiv du discours réactionnaire. C'est une composante du sempiternel constat de décadence physique, morale et intellectuelle de cultures ou de races parvenues au stade de l'épuisement³. Le médecin Thomas Trotter n'avait-il pas diagnostiqué la dégénérescence de la race anglaise dès le début du XIX^e siècle⁴? Quant à Max Nordau (1849-1923), le médecin juif austro-hongrois qui contribua à mettre le terme au centre de débats publics, il estimait que l'Angleterre avait été touchée par l'épidémie d'hystérie moderne dès l'emballlement de son industrialisation, dès 1830, avec une « violence croissante » dès 1840 pour ensuite s'épanouir avec les « études d'art surexcitées » de John Ruskin, engendrer les dérèglements mystiques des préraphaélites et finalement triompher dans les aberrations morbides des esthètes⁵.

La notion de dégénérescence prit un sens et une urgence particuliers en Grande-Bretagne pendant une période qui s'étend des années 1880 à l'avant-guerre. La fièvre éditoriale qui entoura la publication d'*Entartung* (*Dégénérescence*, 1894) de Nordau et la traduction de l'ouvrage en anglais en 1895 donnèrent au terme une dimension polémique considérable⁶. Dans ce gros traité aux prétentions médicales et à la virulence pamphlétaire, Nordau révéla à un vaste lectorat que l'Europe de la fin du siècle était le théâtre de saturnales morales et affirma la nécessité de lancer une campagne sanitaire. En étendant son enquête psychiatrique au domaine

-
2. « C'est là simplement un jeu philologico-médical » (Max Nordau, *Dégénérescence*, A. Dietrich trad., Paris, Alcan, 1894, vol. 2, p. 5). Voir aussi Jules Dallemagne, *Dégénérés et déséquilibrés*, Paris, Alcan, 1895, p. 571-612.
 3. Jacques Hochmann, *Théories de la dégénérescence : d'un mythe psychiatrique au déclinisme contemporain*, Paris, Odile Jacob, 2018.
 4. *A View of the Nervous Temperament* (1807). Sur ce sujet, voir Peter M. Logan, *Nerves and Narratives: A Cultural History of Hysteria in Nineteenth-Century British Prose*, Berkeley, University of California Press, 1997, chap. 1. Trotter confirma une tendance soulignée par George Cheyne (1671-1743) dans *The English Malady* (Londres, Powell, 1733).
 5. M. Nordau, *Dégénérescence*, A. Dietrich trad., ouvr. cité, vol. 1, p. 136, 141.
 6. *Entartung* parut en 1892 (vol. 1) et 1893 (vol. 2). Rééditée huit fois entre 1895 et 1899, puis en 1913, la traduction anglaise figure parmi les best-sellers de l'année 1895. Milton P. Foster, *The Reception of Max Nordau's Degeneration in England and America*, thèse de doctorat, University of Michigan, 1954, p. 3.

des arts, il déclara vouloir s'attaquer à des criminels d'autant plus destructeurs qu'ils étaient encore ignorés : les artistes.

Les dégénérés ne sont pas toujours des criminels, des prostitués, des anarchistes ou des fous déclarés; ils sont maintes fois des écrivains et des artistes. Mais ces derniers présentent les mêmes traits intellectuels – et le plus souvent aussi somatiques – que les membres de la même famille anthropologique qui satisfont leurs instincts malsains avec le surin de l'assassin ou la cartouche du dynamiteur, au lieu de les satisfaire avec la plume ou le pinceau.⁷

Selon Nordau, la dégradation culturelle trouvait son origine dans les élites intellectuelles et sociales. Par le biais des lettres, leur dégradation morale et physique menaçait de se répandre dans la bourgeoisie et les classes populaires. La diffusion de cette pathologie typique de la fin du siècle était régie par les lois qui gouvernaient l'hystérie : l'imitation, la suggestion et l'influence. En termes sociaux, ces lois psychologiques se traduisaient par des modes, une hystérie collective, l'intolérable dictature des médias et le triomphe de genres littéraires vulgaires.

Le choix du terme de dégénérescence par Nordau ne s'explique pas seulement par sa puissance polémique. Sa théorisation de la dégénérescence s'appuie sur un vaste corpus médical, anthropologique et criminologique aux prétentions scientifiques. Des dizaines d'ouvrages français, allemands, britanniques et américains sont là pour témoigner de la force discursive de la dégénérescence pendant une période allant de 1857 à 1945. Dans les années 1910, le terme fut récupéré par l'eugénisme et participa finalement à la solution nazie. Le diagnostic confus se transforma en une stigmatisation tandis que les symptômes appelèrent non le traitement mais l'élimination. Le terme avait pris une portée pratique qui dépassait la sphère des idées pour entrer dans l'histoire européenne.

L'emploi scientifique du terme pour parler, non seulement d'une cellule, mais d'un corps ou d'un groupe social, est erroné et aujourd'hui entièrement discrédité. Comme l'hystérie, la dégénérescence relève de théories «entièrement dévaluées de nos jours» qui «forment un savoir déchu»⁸, c'est-à-dire que ce pan de l'imaginaire collectif associé à la période fin-de-siècle possède une forte dimension idéologique. En Grande-Bretagne et en France, l'idée de dégénérescence s'exprima sous la forme de discours aux fonctions variées (brochures, articles, romans,

7. M. Nordau, *Dégénérescence*, A. Dietrich trad., ouvr. cité, vol. 1, p. v-vi.

8. Marc Angenot, *L'histoire des idées*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2014, p. 66-67. Sauf mention contraire, l'italique appartient au texte cité.

traités). Une pièce aujourd'hui perdue du dramaturge Sydney Grundy, *The Degenerates* (1899), associa même Lillie Langtry à cet engouement⁹.

En Grande-Bretagne, la conjoncture économique et sociale contribua à intensifier les appréhensions causées par l'approche du siècle nouveau et à justifier la crainte de la dégénérescence. De 1885 à 1887, en 1894 et en 1904, des crises cycliques extrêmement sévères favorisèrent l'augmentation du chômage et de la paupérisation. La grande grève des dockers de Londres en 1889 et une période d'intense agitation sociale entre 1910 et 1914 attisèrent dans la bourgeoisie le sentiment de la menace ouvrière, déjà éveillé par les grandes enquêtes sociales de la seconde moitié du siècle. Entre 1880 et 1914, le mouvement ouvrier s'amplifia et se radicalisa, le nombre de syndicats s'accrut : leurs effectifs doublèrent une première fois entre 1888 et 1891, et une deuxième fois entre 1910 et 1914 pour atteindre quatre millions de syndiqués. Le premier parti ouvrier, l'Independent Labour Party, fut créé en janvier 1893. À une époque où l'aristocratie voyait elle aussi les forces se rééquilibrer en sa défaveur, la crise démographique pressentie lors du recensement de 1871 se confirma. Autour des années 1875-1880, la restriction volontaire des naissances était sérieusement amorcée dans les classes supérieures¹⁰. La désertion des églises ne laissait présager aucune amélioration¹¹. La question fut rendue brûlante par la guerre des Boers, qui encouragea une approche qualitative du problème démographique. On s'alarma de la détérioration de la race anglaise avec d'autant plus d'ardeur que la guerre avec l'Allemagne devenait imminente. Ces turbulences encouragèrent la médecine à participer plus largement à la vie publique sous la forme de l'hygiène, et on assista à un engagement plus actif de l'État dans les services sociaux¹². Quelques grands scandales ajoutèrent une pointe d'hystérie à ces inquiétudes, comme la publication de *The Bitter Cry of Outcast London* en 1883 (les extraits que William T. Stead inséra dans *The Pall Mall Gazette* en augmentèrent la diffusion), et bien sûr, pendant l'automne 1888, l'affaire de Jack l'Éventreur, qui tourna rapidement à l'événement médiatique.

9. « Dans sa pièce *The Degenerates*, écrite pour Mrs Langtry, Mr Sydney Grundy satirise la décadence de la société moderne. Avec le talent remarquable que nous lui connaissons, il y entremêle divers types dégénérés, dont une femme journaliste, un millionnaire médiocre, un infirme épïcure, une femme du monde entourée de ses semblables, et deux personnages plus agréables : une jeune première et un aimable philosophe » (*The Era*, 5 août 1899, p. 10).

10. Jose Harris, *Private Lives, Public Spirit: Britain 1870-1914*, Harmondsworth, Penguin, 1994, chap. 2, "Demography, Death, and Disease".

11. François Bédarida, *La société anglaise du milieu du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil (Points), 1990, p. 157.

12. *Ibid.*, p. 198; J. Harris, *Private Lives, Public Spirit*, ouvr. cité, p. 60.

Dans ce contexte, la dégénérescence fut une composante du message d'alerte sur l'insalubrité publique.

Ce qui donne finalement à la dégénérescence une puissance imaginaire considérable à cette période, c'est l'existence d'un vaste corpus romanesque qui compose avec les transformations modernes et joue avec les anxiétés en donnant une forme effrayante aux inquiétudes du temps. Les théories et fictions de la dégénérescence furent une manière pour l'imagination de donner sens aux transformations du monde, elles s'appuyèrent sur un ressenti personnel, des faits réels de l'histoire sociale, et une taxonomie effrayante qui les apparente parfois aux monstruosité du genre gothique ou aux néologismes de la science-fiction.

Selon sa définition médicale la plus répandue, la dégénérescence est une variation morbide par rapport au type normal de l'humanité, elle bouleverse le cours de la vie et dénature les formes vitales. Définie comme une perturbation rythmique, elle hâte l'individu vers la mort ou l'immobilise dans une jeunesse éternelle. Elle est alors indissociable d'un style et de motifs de fiction : la transformation fulgurante, le dédoublement et l'élixir de jeunesse. Créatrice de formes dénaturées, la dégénérescence se mêle, dans le domaine médical comme dans le roman, à un discours fantastique moralisateur qui retrace la transformation du pécheur en malade, et du malade en monstre.

La dégénérescence est aussi un diagnostic social : elle étiquette «ceux qui ne veulent pas travailler»¹³, qu'il s'agisse d'ouvriers paresseux ou alcooliques, d'aristocrates parasites ou corrompus, d'artistes stériles ou dangereux. Or le roman est hanté par ces figures qui surgissent du passé ou des bas-fonds londoniens pour venir répandre autour d'eux la sénescence ou l'opprobre.

Indépendamment de la question des sources théoriques connues des écrivains, la dégénérescence pénètre ainsi dans le champ littéraire. Le roman est un des «tourbillon[s] de l'imagination» mentionnés au début de *Dracula*¹⁴. Il se mêle au discours alarmiste pour conjurer ou attiser les peurs et l'anxiété de ses lecteurs. Comme en témoignent le mouvement naturaliste et le développement de la science-fiction à cette époque, le roman participe à la clinique dramatique de la dégénérescence¹⁵ : il se transforme malgré lui ou délibérément en «cabinet d'images pour une

13. Henry Mayhew et Peter Quennell éd., *London's Underworld: Being Selections from "Those That Will not Work", the Fourth Volume of "London Labour and the London Poor"*, Londres, Spring Books, 1963.

14. Bram Stoker, *Dracula* [1897, ci-après D], Roger Luckhurst éd., Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 6.

15. Sophie Ménard, *Émile Zola et les aveux du corps. Les savoirs du roman naturaliste*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

médecine souveraine»¹⁶. À la fin du XIX^e siècle, il accueille plus chaleureusement que jamais les êtres tourmentés et déformés. Il est empoisonné. Max Nordau avait prouvé que les arts européens du tournant du siècle étaient le bouillon de culture de procédés mortifères, de tics d'écriture, de thèmes malsains et de héros morbides. Devenue symptôme, la littérature était un échantillon représentatif permettant de «prendre la température» de l'époque. L'écrivain juif anglais Israel Zangwill se livra à une parodie des analyses de Nordau afin d'en prouver l'absurdité : tous les auteurs, même les plus respectables, dégénèrent à leurs heures. Mais il choisit pour victime Robert Louis Stevenson, qui présentait l'avantage de mêler un tempérament hypocondriaque à une écriture et un contenu largement tenus pour salubres :

— En appliquant les principes de Nordau, on pourrait prouver que n'importe qui est fou. En examinant, par exemple, les œuvres de Mr Stevenson à l'aide des méthodes pseudo-scientifiques de ce Gradgrind¹⁷ allemand, on trouverait des arguments pour lui interdire de vivre en liberté sur une île du Pacifique. Sa «graphomanie», son intérêt précoce pour les belles sonorités verbales au détriment du sens, son manque d'«attention» pour la vie moderne, sa santé médiocre, son mépris de la civilisation, ses propensions au vagabondage (le conduisant à dormir en forêt dans un sac plutôt que dans un lit d'auberge), les idées fixes autour desquelles tournent ses histoires (pirates, galions, Highlanders), son illusion que des lutins travaillent pour lui la nuit : tout ceci constitue des chefs d'accusation de dégénérescence aussi graves que ceux de Nordau. N'oublions pas non plus l'accès de folie des grandeurs qui s'empare de lui à la fin de l'un de ses essais : «Vous venez de vivre un beau moment. Tous les royaumes de la terre se sont révélés à vos yeux.» Ses livres sont d'ailleurs remplis d'aveux de dérangement mental, aussi puissants que les preuves que cite Nordau avec jubilation : «Je ne peux espérer faire sympathiser mon lecteur avec l'imbécillité heureuse de ma condition», écrit-il dans *An Inland Voyage*. Et c'est sans parler des inclinaisons monstrueuses pour le mal dont il fait l'aveu inconscient dans *Dr Jekyll and Mr Hyde*, cette lutte qui est le secret tragique de sa vie. (Cf. Nordau sur Wagner.)¹⁸

Quel romancier ne pourrait se prêter au même traitement? Pour avoir proclamé que l'art était la plus noble des fonctions humaines, pour son excentricité, sa haine de la nature, son idéal d'inaction et son culte

16. Frédéric Gros, *Création et folie*, Paris, PUF, 1997, p. 67.

17. Personnage principal du roman de Charles Dickens *Hard Times* (1854), Thomas Gradgrind, «homme de faits et de calcul», incarne le matérialisme et la rationalité.

18. Israel Zangwill, "Without Prejudice", *Pall Mall Magazine*, n° 3, 1894, p. 349.

de l'ego, Oscar Wilde mérita une place parmi les dégénérés de Nordau¹⁹. Lors de son procès, il eut à subir les conséquences de cette fâcheuse célébrité et des effets de la croisade morale suscitée par les cris d'alerte à la dégénérescence (comme le *Criminal Law Amendment Act* de 1885). Signe perturbant que le diagnostic de dégénérescence était une tache tenace, Wilde fut même amené à revendiquer sa propre dégénérescence pour négocier sa sortie de prison. Dans une lettre du 2 juillet 1896 adressée au Home Secretary, il invoque à plusieurs reprises l'horrible forme d'érotomanie qui s'est emparée de lui, et réclame sa libération afin de protéger sa santé mentale²⁰. Bram Stoker et Herbert George Wells pourraient également subir le reproche de morbidité : leur enfance fut d'ailleurs traversée de longues périodes d'alitement pour des maladies répétées et incompréhensibles. En caricaturant les préraphaélites et en contribuant à stigmatiser les esthètes dans la revue satirique *Punch*²¹, le romancier et illustrateur George Du Maurier prit en revanche le contre-pied d'une telle tendance, en s'associant à la réaction contre le mouvement décadent.

Il n'est pas certain que les romanciers aient eu une connaissance directe des textes théoriques qui développaient une pensée de la dégénérescence, mais ceux-ci étaient souvent vulgarisés ou cités dans la presse. Étant donné le retentissement que provoqua la publication de *Dégénérescence*, il est certain que les victoriens instruits et les lecteurs de journaux ne pouvaient en ignorer le contenu. Parlant de la transmission des idées de Charles Darwin, Gillian Beer observe ce paradoxe : « Les idées qui n'ont pas été lues deviennent d'autant plus rapidement des croyances »²². La puissance du mythe pourrait ainsi être d'autant plus forte que ses fondements théoriques étaient fragiles. À quoi bon, d'ailleurs, se demander si les écrivains étaient informés des finesses et des contradictions de cette pensée dans la mesure où leurs œuvres participèrent à son élaboration

19. M. Nordau, *Dégénérescence*, ouvr. cité, vol. 2, p. 133-142.

20. *The Complete Letters of Oscar Wilde*, New York, Holt, 2000, p. 656-660. Selon Richard Dellamora, cette lettre parodie les demandes de libération et le style scientifique et « apocalyptique » de Nordau : "Productive Decadence, 'The Queer Comradeship of Outlawed Thought': Vernon Lee, Max Nordau, and Oscar Wilde", *New Literary History*, vol. 35, n° 4, 2004, p. 541-542. Voir aussi Richard Ellmann, *Oscar Wilde*, New York, Vintage, 1988, p. 502-503 ; Wilde répondit au journaliste Chris Healy : « Je suis d'accord avec Nordau lorsqu'il dit que tous les hommes de génie sont fous, mais Nordau oublie que toutes les personnes sensées sont idiots » (p. 550).

21. Ces caricatures mettaient en scène trois personnages : Maudle, Jellaby Postlethwaite (Wilde) et Mrs Cimabue Brown. Les plus célèbres de ces dessins sont "Aesthetic Pride" (17 septembre 1879), "Nincompoopiana" (20 décembre 1879), "A Love-Agony" (5 juin 1880), "An Aesthetic Midday Meal" (17 juillet 1880) et "The Six-Mark Tea-Pot" (30 octobre 1880).

22. "Ideas pass more rapidly into the state of assumptions when they are unread" (Gillian Beer, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 4).

comme les théoriciens de tout bord? Peut-être faut-il même voir dans la précaution et la parcimonie avec lesquelles le mot *degeneration* lui-même est employé dans la fiction un effort des écrivains pour éviter de se rallier à un engouement facile²³. La fiction britannique fin-de-siècle semble construite sur des présupposés communs aux discours de la dégénérescence, comme l'hérédité morbide, la déviance sociale et l'anormalité morale; elle partage aussi certaines de ses problématiques, comme la continuité que la naissance de l'anatomie clinique instaure entre la vie et la mort, envisagées comme deux pôles reliés par des processus physiologiques. La dégénérescence représente ainsi une construction discursive, dont la littérature propose sa propre version.

La dégénérescence est même doublement construite. C'est un dispositif théorique opportuniste nourri de représentations idéologiques : elle se forme dans la zone partagée par le discours scientifique et un discours social réactionnaire. Mais c'est aussi une construction de la critique littéraire contemporaine. Dans le domaine anglophone, la dégénérescence est devenue un mot-clé désignant des études consacrées à la fin du XIX^e siècle qui se penchent sur les échanges entre l'histoire sociale, l'histoire des sciences et la pratique littéraire²⁴. Inspirées de l'œuvre²⁵ de Michel Foucault et des ouvrages pionniers de J. Edward Chamberlin et Sander L. Gilman sur la dégénérescence comme discours²⁶ ou encore des pages de Gareth Stedman Jones sur le mythe bourgeois des classes populaires²⁷, ces travaux étudient l'évolution de la notion de normalité, pratiquent l'analyse de discours, se penchent sur les questions d'identité et réfléchissent sur les formes culturelles ou institutionnelles prises par la répression.

À partir du milieu du XIX^e siècle et pendant presque un siècle, la dégénérescence a été un outil d'analyse culturelle, qui révèle les liens discursifs entre l'écriture scientifique, la sociologie et la fiction²⁸. Elle

-
23. H. G. Wells semble par exemple en éviter l'emploi dans sa prophétie, *Anticipations* (1904). En revanche, dans *The Wonderful Visit* (1895), petite parabole sur l'intolérance, l'ange qui est tombé dans le petit village de Siddermorton est comparé à tous les marginaux possibles, et en particulier à un dégénéré (Londres, Macmillan, 1914, p. 58).
 24. Daniel Pick, *Faces of Degeneration: A European Disorder (1848-1918)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989; Stephan Karschay, *Degeneration, Normativity and the Gothic at the "Fin de Siècle"*, Basingstoke, Palgrave, 2015.
 25. En particulier, Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, vol. 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976. Voir aussi *Les anormaux. Cours au Collège de France (1974-1975)*, Paris, Seuil-Gallimard, 1999.
 26. J. Edward Chamberlin et Sander L. Gilman éd., *Degeneration, the Dark Side of Progress*, New York, Columbia University Press, 1985.
 27. Gareth Stedman Jones, *Outcast London: A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, Oxford, Clarendon, 1971.
 28. Donald J. Childs, *Modernism and Eugenics: Woolf, Eliot, Yeats, and the Culture of Degeneration*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001; John W. Griffith, *Degeneration, Atavism, Survival, and Regeneration: Anthropological and Zoological Doctrines in Some Works of Joseph Conrad, H.G. Wells and D.H. Lawrence*, thèse de doctorat, University of

peut se définir comme un ensemble de discours agitant la menace de l'usure raciale, du péril héréditaire et de la présence insidieuse du danger dans le corps social. Il s'agit d'un ensemble de discours, parce qu'elle est à la fois une fiction, un corpus de textes pseudo-scientifiques et un mot d'ordre alarmiste. Au moment où la dégénérescence connaît une forte inflation discursive, elle se met à influencer la fiction. Dans le roman fin-de-siècle et édouardien, des romanciers explorent des situations de danger où une menace obscure et confuse plane sur l'individu et la société. Le genre gothique de la fin du XIX^e siècle aborde, avec un lexique évolutionniste et pathologique, des thèmes récurrents : la maladie, le crime, la menace, le secret, l'hypnose et l'expérimentation scientifique. *Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde* de Robert Louis Stevenson, *The Picture of Dorian Gray* d'Oscar Wilde, *Trilby* de George Du Maurier, *The Island of Dr Moreau* de Herbert George Wells, *Dracula* de Bram Stoker, *The Lodger* de Marie Belloc Lowndes, les romans à sensation de Guy Boothby et la fiction d'Arthur Conan Doyle consacrée à la figure de Sherlock Holmes s'inscrivent dans la période de la dégénérescence par les thèmes plus que par l'écriture. Pas de textes « bien faisandés », pas d'effondrements langagiers, pas de créatures « [c]onvulsées par d'héréditaires névroses, affolées par des chorées morales », pas d'« êtres démantibulés »²⁹, pas d'engloutissement dans un esthétisme néantisant ou dans les gouffres du satanisme. Les personnages, les thèmes et les schémas narratifs de ces œuvres composent un discours de dégénérescence, mais tous ne convient pas leurs lecteurs et lectrices à goûter aux plaisirs de la décadence, sous les derniers rayons d'un soleil en déclin.

La dégénérescence correspond à une « structure de sentiment » (*“structure of feeling”*), expression employée par Raymond Williams pour rendre l'idée que la structure sociale d'une époque suscite un resenti et que les sentiments ont aussi une origine sociale (*“thought as felt and feeling as thought”*³⁰). La dégénérescence peut aussi être envisagée comme une formation discursive, c'est-à-dire un ensemble de discours structurant la pensée et la culture d'une époque, et présentant des traits réguliers³¹. Il s'agit donc de regrouper, étant donné les propriétés de dispersion naturelle du langage, dans la masse des textes, ceux « qui

Oxford, 1991 ; William Greenslade, *Degeneration, Culture and the Novel (1880-1940)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, chap. 11, “The Way out Is the Way back: The Anti-Modernists”.

29. Joris-Karl Huysmans, *À rebours*, Paris, Gallimard, 1977, p. 310, 312. Ces expressions décrivent respectivement les œuvres d'Edgar Poe et de Villiers de L'Isle-Adam.

30. Raymond Williams, *Marxism and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1977, p. 132.

31. « Dans le cas où on pourrait décrire, entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciation, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité [...], on dira, par convention,

appartiennent à une même formation discursive, et tant d'auteurs qui se connaissent et s'ignorent, se critiquent, s'invalident les uns les autres, se pillent, se retrouvent, sans le savoir et entrecroisent obstinément leurs discours singuliers en une trame dont ils ne sont point maîtres, dont ils n'aperçoivent pas le tout, et dont ils mesurent moins la largeur»³². Ces textes appartiennent à un même moment historique et fournissent des schémas explicatifs aux comportements et aux changements d'une époque. La nature intrinsèquement discursive de la notion de dégénérescence (depuis le discours médical jusqu'au discours critique sur l'art et au discours politique nazi) signifie qu'il n'existe pas de solution de continuité entre sa réalisation textuelle théorique et sa réalisation littéraire. Certains psychiatres ne dédaignaient pas de trouver dans la littérature des cas cliniques parlants. Pour rendre compte de la force idéologique et de la portée culturelle de cette idée, il importe donc de circuler entre les textes théoriques et la fiction, et d'effectuer quelques allers-retours par-delà la Manche et l'Atlantique. Dans le cycle des Rougon-Macquart, Émile Zola a fait de la dégénérescence un outil narratif de description du personnage et du devenir familial, et ses romans ont eux-mêmes nourri la pensée de la dégénérescence. *Oblomov* (1858) d'Ivan Gontcharov et *Les Buddenbrook* (1901) de Thomas Mann représentent des prolongements discursifs particulièrement saillants sur le continent.

À la fin du XIX^e siècle, le développement de la culture populaire, la démocratisation des moyens de publication, un accroissement des transferts culturels internationaux rendent en effet possible l'émergence d'un discours global à l'échelle européenne et commun à plusieurs champs discursifs. Situé au croisement de l'histoire des idées et de l'analyse littéraire, le présent ouvrage procède à la contextualisation précise et ciblée du corpus étudié, qui délimite la conjoncture discursive distincte dont il est le produit. Les romans et nouvelles de ce corpus ont tous rencontré un grand succès auprès de leurs contemporains et bien au-delà. *Trilby* est souvent défini comme le premier *best-seller* au monde³³, et l'apparition d'une conjoncture propice au succès littéraire de grande envergure justifie que l'approche adoptée s'inscrive dans la mouvance des études culturelles visant à éclairer les œuvres littéraires et artistiques à l'intérieur d'un contexte sociopolitique élargi. J'emprunterai à la critique littéraire et aux études culturelles anglophones le néologisme *dégénérationniste* pour

qu'on a affaire à une *formation discursive*» (Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 56).

32. *Ibid.*, p. 174.

33. Joseph B. et Jeannette L. Gilder, *Trilbyana: The Rise and Progress of a Popular Novel*, New York, Critic, 1895; L. Edward Purcell, "Trilby and Trilby-Mania: The Beginning of the Bestseller System", *Journal of Popular Culture*, n° 11, 1977, p. 62-76.

désigner les polémistes, médecins et savants qui formulèrent sur leur temps un diagnostic de la dégénérescence, ainsi que les idées d'hérédité morbide et de régression contenues dans leurs théories.

Les deux premiers chapitres de cet ouvrage tentent d'élaborer une *encyclopédie* qui permette de mieux cerner la notion de dégénérescence, elle s'intéresse à des textes théoriques et relève de l'histoire des idées. Le premier chapitre vise à préciser la conjoncture idéologique dans laquelle ces discours sont nés. À des fins pédagogiques, on y distingue quatre grandes versions discursives servant des fonctions argumentatives différentes. Certains historiens des idées, comme Gareth Stedman Jones, se sont en effet attachés à reconstruire rétrospectivement le contenu idéologique de ces discours. Le deuxième chapitre, consacré aux «sources scientifiques de la dégénérescence», cherche dans les sciences du vivant les outils et les modèles qui sont venus nourrir, sous une forme souvent modifiée, la pensée de la dégénérescence. La théorisation de la dégénérescence est fondée sur un contenu pseudo-scientifique, et, malgré l'absence d'une théorie cohérente, il est utile de préciser les origines et emprunts scientifiques afin de dégager les présupposés sur lesquels elle repose. Cette encyclopédie de la dégénérescence fait triompher des préjugés pseudo-scientifiques dans une vision du monde qui est partagée avec le champ littéraire.

La fiction participa à la construction de la dégénérescence au même titre que les textes théoriques, et dans le troisième chapitre («Pathologie individuelle et malaise social»), on s'intéresse au corps social en souffrance tel qu'il transparait dans quelques œuvres de fiction emblématiques de l'époque : la dégénérescence est un malaise social ressenti plus qu'un danger objectif, et l'alerte à la dégénérescence est inséparable d'un appel à la réaction et à la régénération. La lutte contre la dégénérescence, instaurée au nom d'une vie plus morale et plus naturelle, entraîne une mobilisation contre des figures de la gêne et met en œuvre une poétique du danger. Les discours de la dégénérescence appellent à la réaction contre un péril social dont la littérature dessine les contours. La fiction prend pour thèmes une menace diffuse ou un grave danger qui suscitent la vigilance, la résistance et la réaction : construite autour d'une structure de quête, de découverte et de rétribution, ou encore de la construction et destruction d'un monstre, elle fait apparaître le spectre de quelques grands maux sociaux. Certains romans adoptent somme toute des stratégies qui caractérisent les écrits dégénérationnistes, en particulier l'amalgame. Le brouillage qui en résulte favorise l'incertitude et l'angoisse. L'univers fictionnel fin-de-siècle et édouardien se fait ainsi le reflet des anxiétés de l'époque, d'une façon qui pourrait également en avoir attisé les craintes.

Si, comme l'a proposé Gillian Beer, «la lecture suscite le questionnement»³⁴, l'écriture sous influence pourrait bien aussi intégrer un positionnement critique. Le quatrième chapitre («Résistances et subversions») montre comment la fiction britannique fin-de-siècle excelle à mélanger jusqu'à les confondre la morbidité et la puissance, le dégénéré et le défenseur social, le malade et le médecin, le fou moral et le fou de moralité. Elle dissout les enjeux plus qu'elle n'en montre l'urgence. La figure oxymorique du gentleman dégénéral est un type récurrent dans la fiction fin-de-siècle. Cet homme mince tout de noir vêtu est intrinsèquement ambigu : aristocrate, artiste ou savant fou, il donne à voir la dégénérescence sous sa forme la plus menaçante, surgissant dans la classe moyenne, et représente la coïncidence intolérable du plus haut niveau de culture et du plus haut degré d'inhumanité.

34. "Reading is an essentially question-raising procedure" (G. Beer, *Darwin's Plots*, ouvr. cité, p. 4).